

## Au commencement étaient les mathématiques...

Régine Douady

---

*« Homme libre, toujours tu chériras la mer!  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer. »*  
Baudelaire, Les fleurs du mal

Estérel : du mistral la veille, une eau refroidie, des vagues, du courant, un plongeur fatal.

Non. Pas lui, un enfant de la Méditerranée qui connaissait tout du mistral, savait étudier le mouvement des vagues avant d'y plonger, contourner les écueils. Un enfant, non de la haute mer, mais de celle où vagues et rochers s'affrontent dans un ballet incessant. Il aimait être en prise directe avec la nature dans ses contrastes : le rocher dur, rugueux où il fallait bien connaître son corps et bien poser ses pieds pour tenir en équilibre, et l'eau calme, vaste endroit où l'on pouvait pénétrer n'importe où. Plonger était une passion qui le menait jusqu'au défi, vers un grand théorème (1973), mais aussi l'a piégé. Une eau plus froide qu'attendue, et voilà un infarctus vieux d'un an qui a sans doute récidivé, dans l'eau. Outre le plaisir physique, Adrien y trouvait une façon d'établir un lien entre des mondes différents, de confronter des sensations. Le contact, il l'étudiait, le soignait pour en faire une beauté, une jouissance. Avant chaque plongeur, une petite balade sur le rocher lui permettait d'étudier la mer, de tester son envie d'y aller, de choisir le moment et l'endroit. Il cherchait alors un point sous l'eau qu'il voulait atteindre, le fixait et se lançait. Je me souviens à Ubatuba près de Sao Paulo, il y avait une crique ouverte sur le large, bordée sur les côtés de hautes falaises. Un double système de vagues provoquait périodiquement un mur d'eau vertical de plus de 4m. Le grand jeu des locaux était de plonger à la racine des vagues, de se laisser rouler dans le déferlement et déposer au fond de la plage à plus de 100m. Adrien bien sûr ne pouvait résister à cette expérience. Danger! criait Silvia. Un long moment d'observation comme à son habitude et Adrien plongea, une fois, deux fois, pas trois. Ce fut un moment fort de sa vie qu'il racontait avec beaucoup d'émotion, qui lui restait vif en mémoire. Il distinguait la peur qu'il s'entraînait à repousser toujours plus loin, du danger qu'il regardait en face. Il évaluait le risque, puis décidait. Il avait besoin d'affronter l'obstacle, de défier l'inconnu, c'était pour lui le nerf de la recherche, le sel de la vie.

J'ai dû affronter la dure réalité, l'hôpital de Fréjus. Il était là, paisible, le teint coloré, la peau souple. Il semblait sourire, il était beau, il aimait mon regard. La fascination le disputait à la révolte, à l'implacable, à la détresse. Le temps passe et je reconstruis mes souvenirs.

Au commencement étaient les mathématiques, la trame de sa vie sur laquelle se sont tissés des liens qui frappent par leur diversité, leur complexité, leur force, leur couleur.

Sur les bancs de la fac., certains jeunes normaliens peu enclins à suivre les cours proposaient des sous-colles aux étudiants qui leur apportaient l'information. Le cours de topologie de Choquet innovant à l'époque avait de quoi étonner, Brelot très myope écrivait le nez collé au tableau en effaçant de la main gauche au fur et à mesure ce qu'il venait d'écrire de la main droite. La proposition normalienne était intéressante.

Dès les premières rencontres à Ulm, je me suis aperçue que les livres de maths n'encombraient guère Adrien, plutôt un gros électrophone, des disques, une bible en hébreu. Une question le fascinait, celle de l'existence du monde. A côté des maths, nous en parlions. Il me traduisait quelques phrases de la genèse et du *shir hashirim* (le Cantique des Cantiques). Bien plus tard, il écrivait à ce propos : « *je voudrais expliciter quelques questions qui ne quittent jamais mon esprit. Ce ne sont pas des questions auxquelles on a envie de chercher une réponse, mais plutôt elles m'emplissent d'un émerveillement qui n'arrive pas à se blaser.*

– *Comment se fait-il qu'il y a quelque chose plutôt que rien ? Les physiciens se sont acharnés à écrire les lois de l'univers. Mais toutes les équations ont une solution triviale : celle d'un espace-temps vide sans la moindre particule de matière ni trace d'énergie. En relativité générale, on a mieux : un espace-temps qui serait lui-même l'ensemble vide (les équations sont locales !). Le vide de la théorie quantique des champs est beaucoup moins vide, il est peuplé par des possibilités qu'une paire électron-antiélectron se crée et s'annihile aussitôt sans qu'on n'en sache rien, et les calculs comportent des sommes intégrant des tas de possibilités d'histoires silencieuses de ce type, classifiées par les diagrammes de Feymann. Mais aucun de ces vides ne décrit l'univers qui existe, qui est plein de tables, de crayons, de planètes et de galaxies.*

– *Comment se fait-il qu'il y a une conscience qui puisse s'apercevoir que le monde existe ? Pourrait-on dire que le monde existe s'il n'y avait aucune conscience pour s'en apercevoir ? (Aïe, je suis piégé par la forme de la question : il n'y aurait pas de on pour dire...)* »

Ces questions l'ont amené à lire Maïmonide qui, au XII<sup>e</sup> siècle dans le Guide des égarés, se préoccupait déjà de la question de « l'éternité ou de la nouveauté du monde », à progresser dans la lecture de la genèse et du *shir hashirim* dans le texte, dans cet hébreu où les subtilités de la langue, grammaire et vocabulaire, sont matière à exégèse. Il en avait appris assez pour lire et réfléchir, et m'enseigner les plus belles choses que j'aie jamais connues sur le sujet moi la juive. Ainsi tenait-il à honorer Rosh Hashanah, pour lui « *fête de la création, célébration du début du temps, anniversaire si l'on veut du Big Bang, hommage à l'existence du monde* ».

Connaître l'Autre était constitutif d'Adrien. Une nécessité pour lui : entrer dans la culture de l'autre, aborder sa langue, là où tout être puise une partie de son identité. En pays étranger, il apprenait des bribes de langue dans les cafés avec les serveurs, quitte à débarrasser les tables pour amadouer le patron mécontent. Avec ses étudiants étrangers, il avait à cœur de leur apprendre le français. Dès qu'ils en savaient quelques mots, il organisait des séances poésies, les incitait à traduire des poèmes de Baudelaire, Victor Hugo et autres chansons. Dans l'échange, Adrien apprenait la langue de l'autre. Des étudiants danois se sont réunis une fois par semaine chez nous. Il en est sorti une brochure bilingue. Adrien voulait aussi connaître les habitudes de vie. Quand il arrivait dans un endroit nouveau, si riche

qu'il pût être de monuments ou de musées, il se promenait d'abord au hasard des rues, dans les marchés, là où il rencontrait des gens dans leur vie ordinaire. Mais l'émotion artistique n'était jamais loin : une sculpture, une peinture, un poème, une musique... Tout cela entraînait en résonance avec son monde. Il attaquait un problème tel un sculpteur un bloc de pierre. Ses démonstrations, il les voulait simples et élégantes, une façon de rechercher le sens profond de ce qui était en jeu. Il travaillait ses rédactions comme un musicien ses phrases musicales, jusqu'à trouver la sonorité qui s'imposait à lui. Le vocabulaire technique qu'il inventait témoignait de son humour. Dans tout ce qu'il vivait, tout son être vibrerait.

Adrien était un personnage complexe chez qui vies mathématique, culturelle, sociale, familiale, vie de couple, vie personnelle interagissaient, s'influençaient mutuellement. Son attrait pour les langues étrangères captait une part de son temps comme son répertoire de chant, chansons, poèmes. Ce sont tout de même les maths qui l'occupaient essentiellement, la nuit dans ses insomnies ou dans ses rêves, le jour dans ses activités. Il vivait son aventure mathématique « *en explorateur, en prise directe avec les maths et pas à travers la pensée de quelqu'un d'autre qui est passé avant* » dit-il dans le film *Douady Adrien mathématicien*. Elles ont charpenté toutes les faces de sa vie, ont été son langage privilégié de communication, une source d'émotions intenses impliquant intimement le corps et l'esprit. Elles ont longtemps eu la priorité. Cependant, au fil du temps, surtout dans la dernière décennie, la famille a souvent pris le pas dans ses préoccupations, dans l'organisation de son temps, sans occulter bien sûr les mathématiques. C'était l'époque de *l'implosion parabolique*, des *bébés mandelbrot dans les choux-fleurs*, du plan d'étude qu'il a vu aboutir avec les travaux de Buff et Chéritat sur la *mesure positive*. Un vivier de questions était une nécessité vitale pour lui. Cela lui avait manqué pendant les neuf mois de service militaire en Allemagne. Trois enfants et des aides bienveillantes lui avaient permis d'effectuer les six autres mois à Paris.

À ce moment-là, son travail de thèse était en plein développement et il avait besoin d'échanger ses idées. Adrien n'a jamais pu faire de maths en milieu fermé. Dès 1959 il a participé activement au séminaire Cartan, au séminaire Bourbaki dont il est devenu l'un des membres. En 1964-65, J. Leray l'a accueilli au Collège de France pour exposer dans son séminaire l'état de sa thèse. Il la soutenait en février 1966. De son année 1957-1958 à Princeton, il avait gardé des contacts étroits avec Aldo Andreotti. Il aimait beaucoup discuter avec lui de maths, de menuiserie, de musique... Andreotti l'invitait régulièrement à Pise, à l'École Normale. Adrien l'avait convaincu d'y faire installer une baignoire avec de l'eau bien chaude : un ingrédient indispensable pour fabriquer des contre-exemples, une de ses spécialités à laquelle il accordait un grand prix. C'était pour lui un moyen de comprendre et faire comprendre, de trier le bon grain de l'ivraie, de repérer et tirer parti des impasses, de faire des maths et bien au-delà. Les promenades pisanes et les escapades florentines où je l'ai souvent accompagné, étaient des moments de bonheur. Aldo était un être très chaleureux. Dans son immense bureau à Pise, une partie était occupée par un grand établi avec un bel outillage de menuisier sculpteur. Sa femme était chanteuse, le piano n'était pas loin. Tout cela créait une belle harmonie dans laquelle Adrien se sentait comme un poisson dans l'eau. Ses échanges avec lui ont marqué sa préparation de thèse plus que ceux avec Grauert, lequel peu convaincu par ses méthodes lui avait tranquillement déclaré qu'il n'aboutirait à rien avec des espaces

de dimension infinie. Adrien poursuit son chemin. Il était soutenu par ses visites régulières à Cartan, toujours fructueuses qu'il ait eu du nouveau à raconter ou non, par ses discussions avec Malgrange. Adrien, être éminemment social, vivait les maths dans l'échange. Ce pouvait être en discussion au cours d'un repas, autour d'un café, en salle de séminaire... Il aimait aussi exposer au tableau à quelqu'un. L'écoute active lui permettait de réduire les zones d'ombre. Il s'appuyait sur les notes prises pour rédiger à son tour. Ce mode de travail s'est perpétué tout au long de sa carrière, pour sa thèse avec des camarades surtout L. Illusie, ensuite avec des interlocuteurs très divers. Il m'avait sous la main quand il avait besoin d'une oreille attentive, d'une plume, d'un calcul, cela nous plaisait. Le courrier électronique lui a permis d'étendre largement sa zone d'échanges.

En 1965 la faculté des sciences de Nice a été créée, J. Dieudonné nommé doyen nous avait recrutés. Il voulait un enseignement et une recherche de qualité. Dès le début, les mathématiciens tous enthousiastes ont conjugué leurs efforts pour lancer le bateau. Dieudonné n'a pas été déçu. Adrien voulait développer une recherche active en géométrie analytique complexe. En cinq ans, entre le DEA et le séminaire, un corpus important fut exposé. Plusieurs articles et thèses ont été produits. En 1965-66, à l'incitation de L. Schwartz, Adrien a assuré à l'X un cours dans le domaine, cours qu'il a redonné ensuite à Berkeley et ailleurs.

Nous habitons dans le haut de Nice non loin de la fac. une grande maison à laquelle on accédait par un grand jardin. Nous déjeunions tous les jours dehors. La rue appartenait aux enfants. Le soir avec eux, nous observions les évolutions de la lune et des étoiles sur le Mont Boron. La maison était ouverte. Le congrès ICM qui a eu lieu à Nice en 1970 a été l'occasion de joyeuses fêtes avec fameux méchouis dans le jardin où Adrien était un gai luron. Avec les copains, nous allions en promenade en bord de mer ou dans les sentiers de ce merveilleux Esterel, mais aussi dans les montagnes de l'arrière-pays, au baou de Saint-Janet ou dans la Vallée des Merveilles. L'hiver nous faisons du ski sur pistes ou des randonnées à peaux de phoque. Adrien aimait les sensations franches : le très chaud, le très froid, par exemple prendre des bains à  $42^\circ$  ou  $43^\circ$ , plonger dans un ruisseau enneigé. Le contraste l'avait séduit dans la pratique des saunas finlandais : se chauffer dans une cabine sèche à plus de  $80^\circ$ , une louche d'eau sur le poêle pour s'en faire chasser et plonger dans l'eau très froide d'un lac proche. De Finlande lors d'un congrès en 1967 nous avons importé à Nice une cabine. Quand nous sortions du sauna, nous plongeons dans une piscine située dans le jardin. C'était l'occasion de fêtes. Adrien aimait rire et faire rire.

En dépit de ce paradis terrestre, Adrien a préféré revenir en région parisienne. Orsay l'a accueilli en octobre 1970. Les enfants ont exprimé des regrets pendant un bon moment. Ma vie professionnelle a pris un tournant. Je n'ai pas regretté, Adrien non plus. Un peu plus tard a débuté entre lui et John H. Hubbard une collaboration qui s'est révélée riche et fructueuse en géométrie C-analytique puis surtout en dynamique holomorphe. Leur travail s'est développé au sein d'un réseau international très actif qui a intégré de plus en plus de chercheurs jeunes et confirmés. Il s'en est suivi une moisson impressionnante de nouveaux résultats. Tout actif qu'il était dans ce réseau, Adrien s'est ensuite engagé avec F. Tisseyre dans la vulgarisation mathématique, un vrai défi.

Pendant les années 70, nous avons habité à Sceaux dans une grande maison avec à l'entrée un petit jardin où l'on pouvait griller le mouton, et à l'arrière une cour qui a très bien accueilli le sauna. Adrien y avait aussi scellé la table ronde en mélèze qu'il avait construite à Nice en assemblant plusieurs poutres selon une structure de type toit encadrant un pilier central en marbre. La vie y était très festive au retour de Fontainebleau : sauna, bonne chère, on chantait, on dansait. Les jeux scéniques d'Adrien quand il chantait des morceaux de *Don Juan*, de *La Belle Hélène*, *le général à vendre*, *le vin de l'assassin* pour lequel il avait inventé une musique, du *Boby Lapointe*... ou quand il récitait les *Djinnns* pouvaient laisser rêveurs bien des professionnels du théâtre. Il arrivait que des questions mathématiques fusent, au besoin le tableau n'était pas loin.

Occupés certes par nos nouveaux univers, nous avons tout de même trouvé l'énergie, le temps et surtout le plaisir d'écrire à deux *Algèbre et Théories galoisiennes*. Jeunes étudiants, nous avons déjà éprouvé ce plaisir en rédigeant le cours Choquet sur les espaces vectoriels normés, cours que nous avons ensuite distribué. Comprendre, écrire des maths avec Adrien, était passionnant surtout quand le sujet présentait de réelles difficultés. C'était un profond plaisir partagé. Dans les cas très tendus, cela s'apparentait à l'excitation ressentie lorsque nous dévalions à ski du sommet d'une montagne après moult efforts à peaux de phoque ou au plaisir de glisser sur l'eau en canoë par beau temps et mer calme après avoir affronté des vagues hostiles frôlant le drame. Adrien connaissait bien la théorie de Galois. Cependant, au moment d'écrire le livre prévu, le sujet ne faisait partie ni de ses préoccupations de recherche, ni de son enseignement. Il n'était pas algébriste mais analyste, sensible au "pas tout à fait vrai, à quelle erreur près". Toutefois, mettre en regard la théorie des revêtements et la théorie de Galois, géométrie et algèbre pour aborder de façon intéressante les Surfaces de Riemann, elles m'intéressaient à l'époque, était un beau projet. Nous l'avons réalisé ensemble. Il est clair que le plan du livre est le sien, que la connaissance mathématique repose sur lui. Pourtant le travail n'a pas manqué avant que le livre ne fût remis à l'éditeur : choix de présentation, sélection, mise en ordre, clarification, explicitation plus ou moins développée, choix de ce qui va dans le texte et ce qui va en exercices... travail qui a souvent interagi avec le projet initial et a conduit à le reprendre. Sans oublier l'exigence de qualité dans la rédaction qui peut amener à remettre "vingt fois sur le métier". Nous avons partagé ce travail. Sans cette collaboration, le livre n'aurait tout simplement pas existé. Plus qu'un livre de maths, il est une longue histoire d'amour entre nous. Nous avons passé des moments exaltants à l'enfanter et à le revisiter récemment quand nous étions tous deux à la retraite.

Les voyages tenaient une grande place dans la vie d'Adrien. Son sac de couchage sous le bras, il se sentait vagabond. Adolescent déjà, plus tard seul, à deux ou en famille avec les enfants, il parcourait la France à vélo. Un 3 vitesses à pneus demi-ballon faisait son bonheur. En vélo, il se promenait, il appréciait le paysage, les parfums, les bruits, il s'imprégnait de la géographie et de la géologie des lieux. Il ne manquait pas d'en repérer les changements à la faveur de la végétation rencontrée. Il partageait ses impressions avec ceux qui l'entouraient. Souvent, il dessinait. Les enfants ont gardé de vifs souvenirs de ces balades où l'on observait beaucoup. Il avait hérité de son grand-père Rémy Perrier une curiosité pour la zoologie, un goût aigu pour l'observation. Il connaissait particulièrement bien les coléoptères et les

serpents. Jeune, il élevait des couleuvres, ensemble nous allions dans les ruisseaux chercher les braves couleuvres vipérines, à ne pas confondre avec les vipères. Il aimait parcourir le monde, rencontrer de nouvelles cultures, de nouveaux modes de vie. Le voyage en stop répondait à ses aspirations. Dans sa vie d'adulte de plus en plus avancée, il prenait le train ou l'avion certes. Il réussissait tout de même à se ménager des moments en stop et à déjouer les plans des gentils étudiants commis pour l'accueillir et même à leur faire découvrir des aspects de leur ville qu'ils ne connaissaient pas ! Il a, entre autres, traversé en stop plusieurs fois les États-Unis de part en part. Il m'avait incitée à faire de même une année où je le rejoignais à Berkeley « sinon tu ne comprendras rien à l'atmosphère ici ». J'ai effectivement traversé les États-Unis de New York à Denver en stop, terminé en train. Nous avons passé ensuite un mois et demi merveilleux et plein de surprises à parcourir en stop la Californie et le Mexique d'Ouest en Est jusqu'au Yucatan, en dormant dans un hamac à la belle étoile. Nous étions très heureux quand nous pouvions faire coïncider nos voyages professionnels. Ainsi en a-t-il été plusieurs années avec le Brésil et dans bien d'autres pays, en France même. Souvent nos activités interagissaient. Il intervenait dans des colloques de didactique, j'animais en certains endroits l'exposition itinérante *Un monde fractal*.

Adrien avait un profond besoin de liberté. Il faisait sienne la pensée de Poincaré : « *la liberté est pour la Science ce que l'air est pour l'animal ; privée de liberté, elle meurt d'asphyxie comme un oiseau privé d'oxygène. Et cette liberté doit être sans limite [...]* ». Les dernières pensées, App.III. A qui lui proposait de lire ses papiers mais de les maintenir confidentiels jusqu'à publication, il les rendait sans les lire en disant « *je suis patient, je peux attendre* ». Il préférait parler librement de ce qui l'intéressait à qui il voulait. Il partageait très généreusement ses idées, sans aucun calcul de propriété ou de course à la priorité. Et tant pis si sa liste de publications ou de thèses dirigées sous son nom était courte eu égard à son influence dans la communauté scientifique, celle qui comptait pour lui. Il était exigeant sur le plan scientifique, sans complaisance. Mais il apportait largement son soutien avec constance et grand cœur. Il était insensible aux pressions de l'Institution. En revanche, il s'imposait volontiers les contraintes qu'il choisissait, il respectait ses engagements, les nombreux rapports à faire par exemple. Il était loyal. Toutefois, dans le privé, tout en répondant de bon gré à la demande, il se tenait loin des soucis matériels, des paperasses, les petits lutins devaient s'en débrouiller. Il appréciait que la maison soit accueillante à tous vents, à tous moments, et aurait souffert qu'il n'en fût pas ainsi. Par chance, c'était ma culture méditerranéenne.

Adrien était bon et tolérant, sincère et fidèle dans ses relations humaines. Il lui arrivait de pratiquer un moment le silence, jamais le mensonge, un manque de courage. Il fallait dépasser l'obstacle et sortir plus fort. Il donnait de lui avec gentillesse et simplicité chaque fois qu'il repérait un besoin, une attente. Il ne méprisait personne. Pour lui, chacun avait une place et quelque chose à dire qu'il respectait et dont il avait à apprendre. Il aimait les gens, chacun en particulier, dans leur diversité. Il trouvait à chaque fois le chemin naturel du dialogue. « *Il y a mille façons d'aimer* » disait-il. Je cite une lettre reçue récemment : « *je ne peux pas oublier sa générosité, son attention, sa sensibilité envers une personne complètement perdue, parachutée dans un monde meilleur mais si différent de tout ce qu'elle avait connu auparavant... Il se comportait avec une simplicité qui mettait*

*n'importe qui à l'aise... Il était curieux, ouvert, toujours prêt à écouter... Ton bien-aimé Adrien sera toujours présent dans le cœur de bien d'entre nous*<sup>1</sup>. ». Il ne se mettait jamais en colère même si quelque chose le heurtait, ou parfois par écrit en prenant soin de ne rien casser. Il réagissait plutôt avec humour ou ironie. Il croquait des dessins humoristiques. Mais il lui arrivait aussi de s'enfermer dans sa bulle avec une grande tristesse. Il fallait alors des trésors d'affection pour l'en sortir. Il avait en fait un profond besoin de chaleur familiale (au début il voulait 6 enfants), de soutien, de confiance et d'amour sans faille sur lesquels il pouvait compter en toutes circonstances, toutes choses que sa sphère proche avait le bonheur de pouvoir lui offrir. Il y puisait une bonne part de l'énergie indispensable à l'être humain et à l'homme libre qu'il était. Tout cela évoluait en symbiose avec les maths, charpente de notre vie. En dynamique holomorphe. Adrien m'avait proposé de suivre son cours de DEA à Orsay puis à l'ÉNS et de prendre des notes. Elles ont nourri un très chaleureux dialogue oral et écrit à la maison. En longeant l'Estérel en canoë près des rochers, nous avons mesuré avec une corde (50m graduée de 5 en 5, et 10m de 1 en 1) le coefficient d'irrégularité d'un bout de côte. Les mesures prolongeaient celles faites sur une carte d'état-major et confirmaient le caractère fractal de la côte, entre 1,16 et 1,17 pour sa dimension. L'été 1984, je devais préparer une seconde thèse de maths. Il m'a suggéré la démonstration du théorème de Thurston donnant une caractérisation topologique des fractions rationnelles complexes. Il venait d'y travailler, beaucoup, avec Hubbard lors d'un séjour à l'Institut Mittag-Leffler. Défi relevé.

L'essor professionnel que nous connaissions chacun de notre côté a perturbé les équilibres de notre vie. Les liens que nous avons tissés ont fait ressortir les piliers et lignes de force sur lesquels nous en avons construit de nouveaux. La richesse intérieure d'Adrien s'est révélée dans toute son ampleur, ce que j'étais pour lui aussi. Nous avons passé des années d'une densité incroyable, qui nous ont passionnés. La retraite nous a apporté un bien-être, une sérénité, une complicité pleine d'émotion en crescendo jusqu'à l'arrêt brutal. Une note se prolonge...

Nous étions tous deux fervents de musique depuis notre enfance. Je me souviens d'un concert au théâtre des Champs-Élysées où des places sur la scène étaient réservées aux étudiants. Nous avons ainsi entendu le concerto n° 20 de Mozart à 4m de Clara Haskil, un souvenir inoubliable. Adrien travaillait en musique le jour comme la nuit. Il disait « *la musique occupe une moitié de mon cerveau et me libère l'autre pour réfléchir* ». Il aimait le violoncelle, les sons graves, « *ils font vibrer mes abdominaux* ». Nous devons à Diane d'avoir un très beau piano. Une situation favorable et le bouche à oreille nous ont permis d'offrir à de nombreux musiciens un lieu de travail de qualité. Adrien, dont l'ordinateur était proche de la salle de musique, aimait entendre leur travail exigeant dans leur recherche d'expression. Il se sentait en harmonie avec eux. Il s'est installé chez nous une tradition de concerts de musique de chambre. C'est la musique que nous préférons, celle que nous connaissions bien, celle qui demande effort et concentration pour l'écouter, qui prend à la tête et aux tripes, une musique aux structures riches où les compositeurs expriment le meilleur d'eux-mêmes. Des musiciens de talent venaient y préparer leurs programmes et le présenter à un petit public. Nous avons découvert dans cette proximité des sonorités, des œuvres que nous croyions connaître par cœur et

---

<sup>1</sup> Sorana

qui prenaient là un relief particulier, retenant plus encore notre souffle. Je pense à des sonates pour violoncelle seul de Bach, à notre madeleine le quintette pour clarinette de Mozart ou à son quatuor K421, aux 13<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> quatuors de Beethoven, au très sensuel deuxième quatuor de Borodine ou au quintette pour 2 violoncelles de Schubert et à bien d'autres connues ou moins connues de nous. Les concerts et après-concerts – le gigot d'Adrien, les spécialités de Régine – de la rue M. Le Prince sont devenus célèbres. La maison était largement ouverte et les soirées conviviales variées. De nombreux pots de thèse ou soirées d'après colloques s'y sont déroulés. Il n'était pas rare qu'un simple repas réunisse 6 ou 7 nationalités différentes autour de la table. À la rue Mouffetard, le samedi matin Adrien rejoignait autour d'un café un groupe d'habités, un philosophe, un physicien, un biologiste... Le dimanche matin, sans oublier le café, il était plutôt un personnage de théâtre de rue qui chantait autour de Christian l'accordéoniste. Adrien tenait à ses rites. Il aimait la vie, il aimait la croquer à pleines dents en toutes situations sans se sentir frustré, ni censuré.

Il était très près de ses enfants, quand il n'était pas en voyage. Ils apprenaient beaucoup de choses avec lui. Ils discutaient maths aussi. Diane toute jeune avait demandé en cadeau d'anniversaire à son papa un problème. Adrien a très vite perçu le mathématicien chez Raphaël, il discutait avec lui comme avec un collègue et il l'a formé dès la classe de première à l'écriture style Cartan. César passionné de calculatrice en terminale a programmé la méthode de Newton et un peu plus tard (à Ulm) dessiné des disques pincés. Adultes, la communication s'est prolongée en échanges.

Il avait été bon père, il a été meilleur grand-père encore. Les petits, il les emmenait au marché, leur inventait des histoires pour leur apprendre à lire ou des dessins à compléter par symétrie? Il jouait aux échecs avec Alex et Pâris. Camille et Maud avaient inventé un jeu : elles choisissaient un mot et grand-père devait réciter un poème ou chanter une chanson sur le thème. Il avait entamé une relation de sagesse avec Laïna, un dialogue mathématique prometteur avec Gaspard. Aux Arcs, il faisait avec eux de la menuiserie, du jardinage sans manquer d'observer les petites bêtes. Le soir et même la nuit, il leur apprenait à regarder le ciel. Il avait appris à nager aux trois enfants, il a appris à presque tous les petits-enfants. Il était heureux de ses huit petits-enfants et se rendait disponible autant qu'il le pouvait. Je lui disais « *tu es un bon grand-père* », il me répondait « *je suis surtout un bon mari* », et nous devenions deux ados pleins de tendresse.

Ses autres activités n'étaient en rien diminuées. Adrien a toujours peu dormi. Au besoin, il compensait par une sieste ou un petit somme en séminaire. Dans le calme de la nuit et le murmure d'une musique classique, ses insomnies étaient des moments de concentration, où il faisait vivre tout un monde intérieur peuplé de pensées, de créatures les plus diverses. Le courrier électronique avait haché ses nuits, mais entre deux coupures, il retrouvait le calme réparateur, un moment privilégié pour nous.

Voir la curiosité et la réflexion se développer chez les jeunes l'intéressait. En illustrant de son expérience personnelle et de sa pratique scientifique, sociale et collective, en exposant ce qu'il jugeait important pour comprendre et se forger une connaissance vivante des mathématiques, il en a influencé la didactique. Il était un enseignant très apprécié de ses étudiants.

Être aimant et aimé comme il est rare, il est parti comme il a toujours vécu, vivant pleinement en beauté jusqu'au dernier instant. Ses enfants et petits-enfants biologiques ou mathématiques, et dont il était si fier, sont nombreux à prendre le relais dans la chaîne ininterrompue de la vie.

Mon bien-aimé s'en est allé. Ses ailes de géant planent au-dessus de nous.

*Le lapin de Douady*

*L'énoncé était clair, l'hypothèse fort solide :  
 En grimant la falaise sous le pied naît le vide.  
 Seul avec son passé, on regarde derrière soi  
 Le chemin parcouru fait bien peur quelquefois...  
 La rue d'Ulm, Gay-Lussac, et l'École Normale  
 Le Faisceau Algébrique, l'Équation Intégrale  
 Et aussi cette clé qu'est l'Axiome du Choix  
 Bonne à ouvrir les portes qui mènent à l'exploit  
 Le moment ou jamais de le mettre à profit.  
 Relisons l'énoncé, méditons ce qu'il dit :  
 Avancer ou rester ? C'est ainsi le dilemme  
 Mais avant de poursuivre il faut user d'un lemme  
 Qui veut qu'en pareil cas, on laisse faire le Sort  
 C'est la voix indiquée par Abel et Cantor.  
 Contemplant l'horizon et son calme azuré  
 Tu te sens confiant, tu avances rassuré..*

*Le destin a voulu que tu sautes, vieil ami  
 Dans cette eau, qui t'avait si souvent accueilli  
 En son sein doux et chaud comme le ventre d'une mère  
 À te faire oublier les soucis de la Terre.  
 Mais cette fois le clin d'œil était fait pour trahir  
 La confiance lointaine qu'elle avait su ravir  
 Tu n'as pu résister à l'attrait de la Mort.  
 Que faire quand au combat, l'adversaire est plus fort ?  
 Les copains ont appris le dimanche sur le tard  
 Que tu avais posé le Lapin à Mouffetard.  
 C'est ainsi qu'elle aime bien nous surprendre cette garce  
 À gâcher toute une fête pour une très mauvaise farce.*

Bahram Amin  
 Un physicien, ami de la Mouff.